

alors encore elle pourra exercer une influence morale. Au lieu des sentiments qu'eussent suggérés des paroles ou des gestes, elle en rencontre en permanence dans le cœur humain ; elle peut les fomenter et les exalter, et dès lors elle en revêt la moralité.

Toute musique n'est pas de nature à favoriser également tout sentiment : il en est de grave et de légère, d'énergique et de molle, de gaie et de mélancolique, etc. Tel genre de musique conviendra à tel genre de sentiment. Comment alors se fait-il, — dira quelqu'un, — que le ton ou mode lydien, rejeté comme lascif par Platon, ait été adopté par l'Église qui en a fait le V^{me} ton de son plain-chant, dit *ton joyeux* ? C'est que ce mode lydien, avec la fréquence de ses demi-tons, flatte la sensibilité : s'il s'agit d'âmes païennes, plus ou moins esclaves de la volupté, la joie sera lascive ; s'il est question d'âmes chrétiennes, plus affranchies des sens, la joie sera noble et salutaire.

Notre siècle, grâce aux cafés-concerts, a vu naître un genre de musique que l'on peut appeler *genre canaille*, l'incohérence qui y règne semble faite pour aider au désordre moral.

Le plain-chant, au contraire, toujours calme, ne sera jamais l'interprète de passions violentes, mais avec une variété d'expression merveilleuse, il se prête, mieux qu'aucune autre musique, à rendre tous les sentiments dont le cœur humain peut battre au pied des autels de son Dieu.



CHAPITRE XI

Du beau moral dans la nature.

Bien que la responsabilité morale soit le propre des êtres intelligents et libres, tout ce qui peut exercer une influence sur les mœurs de l'homme relève de l'ordre moral et peut, sous ce rapport, nous ravir par sa beauté ou nous repousser par sa laideur.

La philosophie, la littérature et les beaux-arts ne sont pas seuls à avoir cette puissance de faire monter ou descendre le niveau des mœurs, la nature la possède également, quoiqu'elle ne puisse l'exercer que d'une façon indirecte. Elle a sa chaire de morale partout dressée et ne chômant jamais. Son enseignement, pour n'être pas saisi de tous au même degré, n'est pas moins persuasif pour ceux qui sont attentifs à ses leçons.

Aux âmes sensibles et imaginatives, la nature

parle à la manière des *symboles*. Grâce aux rapports de ressemblance et de finalité qui nous relient aux autres créatures, elles nous sont sympathiques, et volontiers nous leur prêtons des sentiments et une vie analogue aux nôtres ⁽¹⁾.

A l'égard des animaux, rien de plus naturel : leurs passions sont pareilles à nos passions ; il ne reste plus qu'à leur imaginer la conscience morale de leurs actes pour les voir vertueux ou vicieux, et admirer la fidélité du chien, la douceur du mouton, la résignation de l'âne ; pour condamner l'hypocrisie du chat, la perfidie du serpent. Toute l'éloquence de l'apologue procède de cette supposition. « Il semble, dit Bossuet ⁽²⁾, que Dieu ait voulu nous donner dans les animaux une image de vertu et une image de vice ; une image de piété dans le soin qu'ils montrent tous pour leurs petits et quelques-uns pour leurs frères ; une image de prévoyance, une image de fidélité, une image de flatterie ; une image de jalousie et d'orgueil, une image de cruauté, une image de fierté et de courage. Aussi, les animaux nous sont un spectacle où nous voyons nos devoirs et nos manquements dépeints. »

Les arbres, les fleurs, les moindres végétaux nous offrent des ressources semblables, dans une certaine mesure. Le chêne nous représente la constance et la force ; le roseau, la soumission et la docilité ; le lis est l'image de la pureté, la violette de l'humilité, la pivoine de la vaine complaisance, etc.

(1) Cf. G. Longhaye, *Théorie des belles-lettres*, liv. II, chap. iv, 2.

(2) Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. v.

« La nature inanimée elle-même n'est pas sans action sur nous, nos impressions morales peuvent en dépendre, elle nous fait du mal ou du bien ⁽¹⁾. » Quand l'âme est au repos, elle se sent influencée par le spectacle qu'elle a sous les yeux et tend à devenir comme ce spectacle, ou gaie ou triste, ou gracieuse, ou grandiose, ou sévère. Quand l'âme est antérieurement affectée, elle cherche et veut trouver dans la nature des spectacles en rapport avec ses impressions intimes, joyeuses ou sombres. On conçoit que dans certains cas, cette influence sympathique puisse aller jusqu'à enflammer peu à peu le cœur des plus nobles et des plus beaux sentiments.

Sur les esprits réfléchis, sur les âmes méditatives, la nature agit encore autrement et avec plus grande efficacité.

Par ses exemples, elle est non plus seulement un symbole, mais un *memento* perpétuel de la fidélité à Dieu, c'est-à-dire de l'ordre moral dans son essence. En effet, chaque créature a reçu de son auteur une fin, une destinée à atteindre, un rôle à remplir. Or, il n'en est pas une seule qui ne montre une fidélité incomparable dans l'accomplissement de son mandat, dans la poursuite de sa fin. Les siècles se succèdent, les créatures restent, comme au premier jour, ce que Dieu les a faites, appliquées au rôle qui leur a été assigné, le chien, le cheval, le lézard, la truite, l'hirondelle, le papillon, chaque

(1) M^{me} Swetchine, *Airelles*. — Apud G. Longhaye, loc. cit.

animal garde son organisation spéciale pour courir, ramper, nager, voler; son instinct de chasseur, de pêcheur, de filateur. Le chêne, le cerisier, le lis, la mousse, chaque végétal conserve les particularités qui le distinguent, le port de sa tige, la forme de ses feuilles, la structure et le parfum de ses fleurs, la saveur de ses fruits. En un mot, tout être vivant maintient et transmet de générations en générations tous les caractères qui le spécifient, avec une telle fixité, que l'on a pu faire la Faune et la Flore des diverses régions connues du globe. Ces catalogues descriptifs permettent d'identifier des animaux et végétaux après des milliers d'années d'intervalle. Dès le commencement du quatrième siècle, Ausone a décrit les poissons de la Moselle; on peut, encore aujourd'hui, les reconnaître à ses descriptions.

Les éléments matériels eux-mêmes, les forces cachées qu'ils recèlent ou manifestent, montrent une telle constance dans leurs propriétés distinctives, que l'énoncé de ces dernières devient la formule des lois de la physique, de la chimie, de la mécanique et de l'astronomie. Fidélité aveugle, dira-t-on! Elle n'est pas moins éloquente pour nous rappeler le devoir de poursuivre notre fin, de servir Dieu; elle n'en contraste pas moins avec nos rébellions. François Arago, que personne ne traitera de mystique, en porte témoignage. C'était en son cours d'astronomie, il parlait d'une prochaine éclipse: « A tel jour, messieurs, disait-il, à telle heure, à telle seconde, du milieu des cieux, ces

astres répondront, non pas à notre prédiction, mais à l'ordre de Dieu. Il n'y a que les hommes qui soient récalcitrants. »

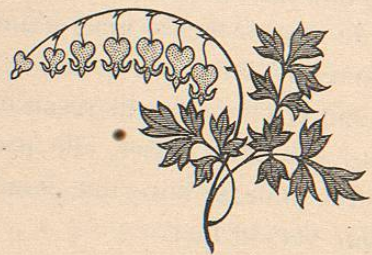
Le rôle assigné à une créature rencontre-t-il des obstacles? Elle fera tout pour les franchir. Voici un arbre, un chêne, il a pour mission de fournir à l'homme un des bois les plus employés dans la charpente, la menuiserie, le chauffage; il faut donc qu'il grandisse, qu'il se développe; la pesanteur lui oppose une résistance continuelle, le chêne en triomphe, élève chaque jour sa puissante tige, et finit par porter sa tête touffue de branches, lourde de plusieurs tonnes, à plus de quarante mètres de hauteur.

Les obstacles sont-ils insurmontables? La créature ne s'avoue jamais vaincue, elle persévéra dans des efforts que rien ne pourra lasser. L'eau, par exemple, a pour mandat d'obéir à la pesanteur, et celle-ci lui ordonne de descendre à l'océan. Avec quel empressement ne descend-elle pas de nos montagnes, ne court-elle pas dans les ruisseaux, ne se presse-t-elle pas dans les rivières et les fleuves! Soudain, elle est arrêtée par un barrage, emprisonnée dans les rives d'un bassin, dans les limites d'un vase où l'homme l'a recueillie. Elle est impuissante en face de ces obstacles, mais n'importe, elle ne cessera jamais de faire une poussée, d'exercer une pression sur la chaussée du réservoir, sur les parois du vase; elle veut passer, elle profitera des moindres fissures pour se faire une issue et continuer sa descente vers la mer.

Il en est ainsi de toutes les créatures, elles riva-

lisent d'obéissance. La nature entière nous offre le plus beau, le plus magnifique concert de fidélité. Comment oserions-nous faire entendre une note discordante? Comment ne serions-nous pas gagnés par une aussi splendide exhortation à la vertu et en même temps à l'amour de Dieu? En effet, servir Dieu, c'est l'aimer, lui-même l'affirme dans son Évangile ⁽¹⁾. Parmi les créatures, les fleurs ont une éloquence particulière pour provoquer nos cœurs à l'amour divin. Ne sont-elles pas autant de sourires de la bonté divine? Le bienheureux Paul de la Croix, entre autres saints, avait pris l'habitude de prêter attention à cette prédication des fleurs. Peu à peu, elles excitèrent dans son cœur de si violents désirs d'aimer Dieu plus ardemment, qu'elles le mettaient comme hors de lui. Il lui semblait les entendre lui reprocher de ne pas aimer assez; ce reproche était un supplice pour lui; on le vit quelquefois toucher ces fleurs de son bâton pour leur imposer silence, il leur demandait grâce!

(1) Qui habet mandata et servet ea : ille est qui diligit me. *Joan.*, XIV, 21.



LIVRE TROISIÈME

GRADATION DU BEAU